

eux-mêmes perdirent la tête, hésitèrent un moment et finirent par demeurer immobile encore une fois.

Cette nouvelle halte fut fatale à presque tous les assistants. Brissot tomba mourant sur une couche de cendres; Rachel ne tarda pas à tomber elle-même en entraînant Martigny, et aucun d'eux ne semblait plus capable de se relever. Seul, Richard Denison restait debout, chargé de la pauvre Clara; mais évidemment il faisait des efforts surhumains pour ne pas succomber à son tour, et les tourbillons empoisonnés ne pouvaient manquer d'avoir aussi raison de lui et de son courage.

Nous ne saurions dire lequel des assistants, dans ce moment terrible, poussa des cris de détresse; mais, quel qu'il fût, celui-là obéissait à l'instinct de la vie plutôt qu'à l'espoir d'être secouru. Néanmoins, à peine ces cris se furent-ils élevés au-dessus des mugissements de l'incendie, que d'autres cris leur répondirent à quelque distance, en même temps que des coups de fusil destinés sans doute à servir de signaux.

Aussitôt Tête-de-Crin et Nez-Percé parurent se ranimer. Ils se redressèrent en poussant des clameurs sauvages; puis sans songer à prévenir autrement ceux qu'ils s'étaient chargés de conduire, ils s'élançèrent en avant et disparurent dans la fumée.

Richard ne s'inquiétait pas de cette désertion.

—Par ici, mes amis, cria-t-il à ses compagnons, par ici, tous!... nous sommes sauvés.

Cet appel fut inutile; Rachel et Martigny étaient sans connaissance; Brissot, étendu sur le sol, ne manifestait son existence que par de faibles gémissements. Que pouvait Richard en leur faveur quand lui-même, suffoqué par ces vapeurs meurtrières, couvert de brûlures, écrasé par le poids léger de la jeune fille évanouie, sentait la force près de lui manquer? Après de rapides réflexions, il lui sembla que le plus pressé était de sauver Clara, puis il reviendrait pour essayer de sauver les autres ou pour périr avec eux. Cette résolution prise, il courut dans la direction où des voix nombreuses et des coups de fusil continuaient de se faire entendre. Aucun obstacle ne l'arrêtait plus; il perçait droit devant lui, à travers les flammes de la fumée. Malgré la rapidité de sa course, il se croyait encore loin du salut, quand, au sortir du nuage qui l'enveloppait, un spectacle aussi merveilleux qu'inattendue vint tout à coup frapper ses regards,

Il se trouvait dans une de ces clairières sablonneuses dont est parsemé le Maaly-Scrub. L'incendie n'avait atteint qu'un côté des bois, celui-là précisément d'où venait de déboucher Richard; le reste de la forêt semblait aussi calme que d'habitude. Un brillant soleil éclairait l'espace découvert; l'air y était pur et frais. Une troupe nombreuse occupait la clairière et formait des groupes animés; c'étaient les volontaires et la garde noire, au milieu desquels on remarquait deux ou trois prisonniers, soigneusement garrottés. En arrière, on voyait plusieurs chevaux qui pouvaient servir à transporter les malades ou les blessés jusqu'à l'habitation la plus voisine. Soldats et volontaires s'inquiétaient depuis longtemps de l'absence des chefs de l'expédition, et au moment où Denison parut, des hurras joyeux éclatèrent autour de lui.

Richard, après avoir déposé son fardeau sur le gazon, resta un moment enivré par l'éclat subit de la lumière, par cet air vivifiant qui venait rafraîchir sa poitrine haletante. Mais une courte pause suffit pour lui rendre sa présence d'esprit. Bientôt il s'écria en anglais avec un accent chaleureux :

—Allons! gentlemen, plusieurs personnes sont

eu danger de mort à quelques pas d'ici... que tous les hommes se joignent à moi!

Et sans même s'assurer s'il était suivi, il rentra impétueusement dans la partie incendiée du Maaly-Scrub.

Plusieurs parmi les volontaires et les noirs, voulurent en effet l'accompagner; mais les uns s'arrêtèrent sur la lisière même du taillis, repoussés par les exhalaisons méphitiques qui en sortaient comme d'une souffrière en ignition; les autres purent seulement faire quelques pas au milieu des ténèbres, et, craignant de s'égarer sans résultat utile, se hâtèrent de rebrousser chemin. Toutefois ceux qui étaient restés dans la clairière s'avisèrent d'une précaution très-sage; c'était de pousser continuellement des cris pour guider le brave et généreux Richard dans sa marche aventureuse.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi; l'incendie redoublait de violence et les flammes commençaient à succéder de toutes parts à la fumée. On désespérait presque de revoir jamais le jeune magistrat, quand il se montra enfin, courbé sous le poids de Brissot. Ceux qui épiaient son retour reçurent dans leurs bras le malheureux négociant et le déposèrent à côté de sa fille. Quand à Richard, après avoir aspiré une longue bouffée d'air pur, il voulut rentrer dans le bois. On essaya encore, mais inutilement, de le retenir :

—Et cette pauvre miss Owens! répliqua-t-il; et ce brave Français, M. de Martigny, les laisserons-nous périr?

Avant qu'on eût pu s'y opposer, il se jeta de nouveau au milieu des arbres enflammés.

Cette fois encore, plusieurs volontaires tentèrent de le suivre; mais ils ne tardèrent pas à perdre sa trace et il ne répondit pas à leur appel. Conduit par une sorte d'instinct, il se dirigea vers l'endroit où il espérait trouver Rachel et le vicomte. Peut-être dans ce chaos eût-il passé près d'eux sans les voir, quand une forme humaine se dressa devant un buisson enflammé. C'était Martigny, qui, ranimé par la douleur ou par la conscience du péril, était parvenu à se mettre sur pied et s'efforçait de relever miss Owens toujours évanouie. Quoiqu'il ne pût réussir, le vicomte ne voulait pas abandonner la pauvre Rachel; Denison, haletant, tout en sueur, les cheveux et les sourcils brûlés, courut à eux :

—Laissez-moi seul le soin de miss Rachel, dit-il d'une voix brève; vous, appuyez-vous sur moi. Il s'empara de la jeune Anglaise qui, pour cette fois, n'eut pas même la force de pousser son *shoking* ordinaire, et l'emporta dans ses bras.

Le premier sentiment de Martigny avait été de repousser avec dépit la proposition généreuse de son rival :

—Je marcherai bien seul, balbutia-t-il avec colère; assez d'autres déjà vous doivent la vie!

Cependant, il dut s'apercevoir bientôt qu'il avait trop compté sur lui-même. La défaillance revint, ses jambes se dérobaient sous lui et machinalement il se cramponna aux vêtements de Denison. Celui-ci n'en continua pas moins d'avancer; mais ainsi chargé d'un double fardeau, ses mouvements se ralentissaient, sa vigueur s'épuisait. Il se traîna quelques pas encore; mais enfin la nature fut vaincue et il tomba avec ce qu'il avait voulu sauver, en poussant un cri de désespoir.

XXI.

CONCLUSION.

Nous sommes à Dorling, chez la famille Brissot, huit jours environ après les événements que nous venons de raconter.